

# L'opinion publique en Europe (1600-1800)

I Sandro Landi – 979-10-231-2217-6





La question de l'opinion publique est un thème fondamental dans les sciences humaines, comme elle se pose dans la vie de nos démocraties. Cette notion, à la fois vague et essentielle, a une histoire. Quand et comment une société dans son ensemble pouvait-elle exprimer ses jugements ?

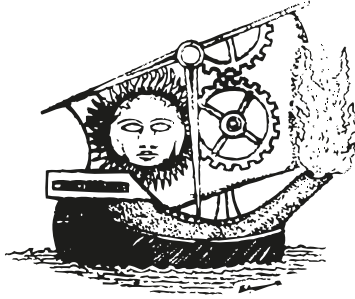
Des historiens interrogent la généalogie de cette notion en s'intéressant aux Temps modernes, avant la métamorphose de la Révolution. En effet, dans la plupart des pays européens et surtout en France, les systèmes politiques se méfiaient de l'opinion publique. De nombreux exemples vivants, une réflexion multiforme, des découvertes surprenantes : ce livre approfondit un thème important pour tout amateur d'histoire et pour tout citoyen.

Couverture :

William Hogarth, « The Politician », gravure, collection privée  
© La Collection/Interfolio



# L'OPINION PUBLIQUE EN EUROPE



Bulletin de l'Association des historiens modernistes  
des universités françaises  
dirigé par Lucien Bély

# L'opinion publique en Europe

(1600-1800)

*Préface de Lucien Bély*



Les PUPS, désormais SUP, sont un service général  
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2011  
© Sorbonne Université Presses, 2022

ISBN : 978-2-84050-737-6  
PDF complet – 979-10-231-2213-8

TIRÉS À PART EN PDF :

Préface de Lucien Bély – 979-10-231-2214-5  
Introduction de Daniel Roche – 979-10-231-2215-2  
I Cédric Michon – 979-10-231-2216-9  
**I Sandro Landi – 979-10-231-2217-6**  
II Hélène Duccini – 979-10-231-2218-3  
II Alain Hugon – 979-10-231-2219-0  
III Jean-François Dunyach – 979-10-231-2220-6  
III Lucien Bély – 979-10-231-2221-3

Composition Emmanuel Marc DUBOIS  
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

## SUP

Maison de la Recherche  
Sorbonne Université  
28, rue Serpente  
75006 Paris  
tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

[sup@sorbonne-universite.fr](mailto:sup@sorbonne-universite.fr)

[sup.sorbonne-universite.fr](http://sup.sorbonne-universite.fr)

PREMIÈRE PARTIE

# L'opinion publique à la Renaissance





## LE STATUT DE L'OPINION DANS LE DISCOURS POLITIQUE ITALIEN AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

*Sandro Landi*

*université Michel de Montaigne – Bordeaux III*

Les études historiques qui abordent la question de l'opinion publique à l'époque moderne sont généralement confrontées à un problème de chronologie, voire de généalogie, que l'on peut résumer ainsi : à partir de quelle époque et selon quels modèles peut-on parler d'opinion publique dans les différentes aires politiques européennes ? Force est de constater que la généalogie qui s'est imposée dans les études historiques est celle établie en 1962 par le philosophe allemand Jürgen Habermas<sup>1</sup>. Le modèle habermasien a fait l'objet d'une réception tardive mais très ample dans les historiographies européennes : *Strukturwandel der Öffentlichkeit* a été traduit en italien en 1971, en français en 1978, en anglais en 1989. De ce modèle, devenu aujourd'hui presque canonique, il faut souligner un aspect essentiel : Habermas conçoit avant tout l'opinion publique comme un phénomène doté d'une consistance sociale. La thèse habermasienne est connue : l'opinion publique correspond à l'usage critique de la raison fait par un public composé de personnes privées. Cette communauté virtuelle de lecteurs qui se réunit dans les lieux de la sociabilité bourgeoise pour discuter, entre autres, de politique aurait surgi au XVIII<sup>e</sup> siècle, tout d'abord en Angleterre, ensuite en France et en Allemagne, grâce aux imprimés et notamment à la diffusion de la presse périodique à une très large

1 Jürgen Habermas, *Strukturwandel der Öffentlichkeit*, Neuwied, Hermann Luchterand Verlag, 1962 ; traduction française : *L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978.

échelle. Autonome et critique par rapport au gouvernement, l'opinion publique exprime en outre un principe de rationalité supérieur et immanent qui la rend dépositaire des vrais intérêts de la société civile et de la nation.

Comme son auteur l'admet lui-même, ce modèle se tient volontairement à l'écart « de la recherche strictement historique »<sup>2</sup>. Le crédit dont il a bénéficié (et dont il continue de bénéficier) dans la communauté historique, malgré les nombreuses critiques et le caractère obsolète de son outillage théorique, constitue donc un phénomène majeur de mode historiographique<sup>3</sup>. Les conséquences de l'hégémonie habermasienne dans les démarches empiriques des historiens – notamment des historiens modernistes – sont importantes. Tout d'abord, il paraît risqué de parler d'« opinion publique » pour la période antérieure au XVIII<sup>e</sup> siècle sans tomber dans l'anachronisme, ou plutôt dans le risque de faire l'histoire téléologique de l'avènement de l'entité sociopolitique (politiquement autonome, rationnelle, etc.) décrite par Habermas. Ensuite, puisque cette entité est strictement en relation avec la diffusion et la discussion collective, sans précédents, de textes imprimés dans l'Europe des Lumières, l'histoire de l'opinion publique est devenue aujourd'hui presque essentiellement concevable dans une optique d'histoire sociale du livre, des pratiques de la lecture ou de la communication<sup>4</sup>. La démarche que j'ai suivie depuis une étude

70

---

2 *Ibid.*, p. 10.

3 Parmi de nombreuses contributions critiques, voir en particulier Craig Calhoun (dir.), *Habermas and the Public Sphere*, Oxford Mass., MIT Press, 1992 ; John B. Thompson, *The Media and Modernity. A Social Theory of the Media*, Cambridge, Polity Press, 1995 ; Luigi Lacché (dir.), *L'opinione pubblica*, numéro monographique de la revue *Giornale di Storia costituzionale*, n° 6, 2003, avec une très riche bibliographie. Pour une mise en perspective récente de la catégorie d'opinion publique, voir S. Landi, « Opinion publique », dans O. Christian (dir.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences sociales*, Paris, Métailié, 2010, p. 363-382.

4 Parmi les études d'histoire de la communication qui abordent la question du modèle habermasien, voir Anne Briggs et Peter Burke, *A Social History of the Media : From Gutenberg to the Internet*, Cambridge, Polity, 2002 ; Robert Darnton, « An Early Information Society : News and the Media in Eighteenth-Century Paris », *American Historical Review*, t. CV, 2000, p. 1-35. Pour le cas italien, voir en particulier Mario Infelise, *Prima dei giornali. Alle origini della pubblica informazione*, Roma-Bari, Laterza, 2002, p. V-XI ; Filippo De Vivo, *Information and Communication in Venice : Rethinking Early Modern Politics*, New York, Oxford University Press, 2007.

parue en 2006<sup>5</sup>, consiste à s'écarter de cette approche qui a alimenté (et alimente) un nombre important de recherches, et à aborder la question de l'émergence de l'opinion publique sous un angle cognitif et discursif. Cette démarche implique un postulat : avant de pouvoir être envisagée comme une entité sociopolitique, la *doxa* est avant tout une catégorie du discours philosophique et politique dont il est nécessaire de préciser le statut ontologique.

L'opposition *doxa*/épistème est constitutive de la philosophie classique, et pendant l'époque moderne la discussion sur la nature de l'opinion est encore conçue selon les termes définis par Platon (*Théétète*, *La République*) et Aristote (*Seconds analytiques*)<sup>6</sup>. L'opinion a un statut intermédiaire qui la situe entre la connaissance et l'ignorance ; l'opinion est une faculté cognitive qui saisit ce qui se situe entre l'être et le non être. Cette position médiane implique que le statut de la *doxa* n'est pas conçu comme fixe, mais qu'il varie en fonction de sa distance par rapport à la vérité : l'opinion peut, bien entendu, être fausse, mais lorsqu'elle est en adéquation avec la bonne sensation elle est, selon Platon, « droite » (*orthê doxa*). En outre, selon Aristote, ce qui est reçu par tous, et notamment par les savants (*Endoxon*), doit être considéré presque comme un synonyme de vérité. C'est notamment à partir de cette variante de la *doxa* qu'au cours du Moyen Âge la tradition scolastique élabore une figure d'opinion collective, à savoir l'opinion commune des savants (*communis opinio doctorum*), dont le postulat est le suivant : l'opinion se fonde généralement sur des croyances qui ne sont pas le résultat d'une démonstration, toutefois lorsque l'opinion est soutenue par des personnes respectables elle est – de l'avis de saint Thomas – hautement probable et donc source d'autorité<sup>7</sup>. Le statut ontologique de l'opinion varie donc en fonction de son degré de

- 5 Sandro Landi, *Naissance de l'opinion publique dans l'Italie moderne. Sagesse du peuple et savoir de gouvernement de Machiavel aux Lumières*, Rennes, PUR, 2006.
- 6 « Doxa », dans Barbara Cassin (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire européen des intraduisibles*, Paris, Le Robert/Le Seuil, 2004, p. 327-329 ; Giovanni Busino, « Alla ricerca di una teoria dell'opinione pubblica », *Giornale di storia costituzionale*, n° 6, 2003, p. 17-33.
- 7 Ian Hacking, *L'Émergence de la probabilité* [1975], trad. fr., Paris, Le Seuil, 2002, p. 52.

probabilité. On peut ajouter à cela que le rapport entre la vérité et l'opinion n'est pas intemporel, défini une fois pour toutes, mais qu'il est susceptible d'être reformulé à l'intérieur d'un « style de raisonnement » propre à chaque époque et à chaque culture. Un historien canadien du discours scientifique, Ian Hacking, a affirmé que la question du rapport entre la vérité et l'opinion n'a de sens que si elle est formulée à l'intérieur d'un certain « style de raisonnement »<sup>8</sup>. Cela équivaut à dire que la question du rapport entre la vérité et l'opinion n'a de sens que si elle est historicisée et relativisée.

72

Les considérations qui suivent visent à historiciser la manière de penser la *doxa* dans un contexte spécifique : celui de la culture politique italienne de la première modernité. Elles se fondent sur une double hypothèse que l'on souhaite soumettre à l'épreuve : en premier lieu, bien avant le XVIII<sup>e</sup> siècle et précisément dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, la *doxa* collective (que par un anachronisme volontaire on appelle ici l'« opinion publique ») acquiert la consistance d'un acteur politique et devient l'objet tant d'un discours spécifique que de pratiques visant à son gouvernement. En second lieu, loin d'être occasionnelle, l'émergence de cet acteur s'inscrit dans une mutation plus profonde qui intéresse la manière de concevoir, de représenter, de communiquer la réalité et, particulièrement, la réalité politique. En d'autres termes, l'« opinion publique » deviendrait politiquement significative dans un contexte où l'opposition entre la vérité et la *doxa*, entre l'effectivité et l'apparence des choses est soumise à une relecture profonde. C'est dans ce contexte de bouleversement épistémique, où précisément la réalité tend à inclure des phénomènes et des croyances situés aux marges de la rationalité politique, voire de la rationalité tout court, que l'opinion publique peut, finalement, être pensée en tant que nouvel acteur politique.

Ces notes sont le résultat d'une recherche en cours. Elles portent, dans un premier temps, sur le statut de la *doxa* collective qui émerge d'une approche empirique de la réalité politique élaborée par Machiavel dans sa correspondance publique. Dans un deuxième temps, cette réflexion se

---

8 *Id.*, *Historical Ontology*, Cambridge (Mass.)-London, Harvard University Press, 2002, p. 164-171.

concentre sur le concept d'opinion publique qui prend forme à l'intérieur d'un courant de l'aristotélisme tardif de l'Université de Padoue, dont le représentant principal est Pietro Pomponazzi. Penser l'opinion publique signifie aussi envisager des outils théoriques et pratiques visant à son gouvernement : c'est pourquoi, dans un troisième temps, une attention spécifique sera consacrée au gouvernement de la *doxa*, en tant que sphère du savoir et de l'activité gouvernementale.

#### LA DIMENSION DE LA *DOXA* DANS LE DISCOURS DE MACHIAVEL

L'étude des correspondances politiques est une voie d'accès privilégiée pour comprendre comment une nouvelle conception de la réalité politique et, par conséquent, de l'opinion publique, se met progressivement en place au début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. À ce propos, la correspondance de Machiavel mérite une attention spécifique. Il s'agit d'un corpus de quelques milliers de missives rédigées d'abord pendant la période 1498-1512, lorsque Machiavel est le secrétaire de la seconde chancellerie de la République florentine, puis de 1525 à 1527, quand il est l'expert militaire d'un gouvernement républicain pro-médicéen<sup>10</sup>. Partiellement éditée, cette source a toujours fait l'objet d'études incomplètes, visant notamment à renforcer l'idée préconçue de l'originalité et de la cohérence de la pensée machiavélienne. Elle se démontre autrement intéressante, en revanche, en tant que témoignage d'une pratique politique et culturelle largement partagée par le personnel de la République. Un personnel, faut-il le souligner, confronté à la nécessité (aussi bien lors des missions diplomatiques que dans le gouvernement ordinaire du territoire) de rendre compte d'une réalité complexe et changeante, dans un contexte marqué par les guerres d'Italie et par l'instabilité des États italiens.

Une remarque préliminaire : Machiavel n'emploie jamais le mot « réalité ». Toutefois, dans le chapitre XV du *Prince* il utilise la formule

9 Pour une réflexion sur ce type de source, dans le contexte italien, voir Jean Boutier, Sandro Landi et Olivier Rouchon (dir.), *Politique par correspondance. Les usages politiques de la lettre en Italie (XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Rennes, PUR, 2009.

10 Pour le contexte historique et biographique de l'activité publique de Machiavel, voir Sandro Landi, *Machiavel*, Paris, Ellipses, 2008, p. 37-100.

« vérité effective de la chose » (*verità effettuale della cosa*) pour dire dans des termes aristotéliens que les choses vraies sont celles qui sont exprimées par un discours vrai (en effet, selon Aristote, la vérité est « l'adéquation de la chose et de l'intellect »)<sup>11</sup>. Or, pour Machiavel, le discours capable de dire les choses comme elles sont réellement est un discours fondé sur l'expérience. À plusieurs reprises, aussi bien dans sa correspondance publique que privée, Machiavel dénonce les failles d'une raison purement livresque<sup>12</sup>. Les autorités se démontrent incapables d'expliquer la complexité du présent. En d'autres termes, la réalité, telle que l'observateur politique peut l'examiner et représenter, ne laisse aucun espace à une connaissance de type démonstratif et scholastique, fondée sur des prémisses vraies et sur une série de déductions. C'est pour cette raison que Machiavel met à l'épreuve dans sa correspondance une argumentation de type inductif visant, dans un premier temps, à « apprendre » les choses et à les « représenter » (*ritrarre*) le plus clairement possible à ses supérieurs et, dans un second temps, à les « vérifier » (*riscontrare*), c'est-à-dire à juger de leur niveau de vraisemblance en instituant des comparaisons avec d'autres objets ou cas similaires. Le but de ce dispositif est évident : alors que l'opinion des savants (*opinio doctorum*) est, à elle seule, inopérante, il faut donner aux événements et aux objets représentés un degré d'effectivité qui les soustrait au domaine de la *doxa*. Selon nos catégories, la démarche de Machiavel est proprement réaliste, mais il faut souligner que cette démarche n'oppose pas les choses matérielles aux choses imaginaires : même les apparences font en effet partie de la réalité si l'on se donne les moyens de prouver leurs effets. Cependant, dans son expérience quotidienne, l'observateur est constamment confronté au problème que très peu de choses représentées sont ensuite susceptibles de preuve (*riscontro*). Dans la majorité des situations, la multiplication des rumeurs (*voci*) et leur caractère contradictoire est tel que *représenter* la réalité équivaut à

11 « Vérité », dans Barbara Cassin (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies*, op. cit., p. 1342-1363.

12 Sur Machiavel et les autorités, voir John M. Najemy, *Between Friends : Discourses of Power and Desire in the Machiavelli-Vettori Letters of 1513-1515*, Princeton, Princeton University Press, 1993, p. 107-190, et Sandro Landi, *Machiavel*, op. cit., p. 114-119.

constater sa consistance *doxatique*. À ce propos est digne d'attention une lettre datée du 30 novembre 1502 sur les manœuvres de César Borgia en Romagne : « Je n'ai rien pu retenir de certain – écrit Machiavel à ses supérieurs – sinon des opinions »<sup>13</sup>.

Dans l'argumentation mise en œuvre par Machiavel, l'opinion possède donc le statut faible propre aux choses qui échappent à toute vérification. Toutefois, il y a dans ce domaine une exception dont il faut tenir compte : l'opinion du peuple, la *vox populi*. Dans les *Discours sur la première décade de Tite Live* (livre I, chapitre 58), rédigés vers 1519, Machiavel définit cette figure de la *doxa* comme l'« opinion universelle » (*opinione universale*), à savoir l'opinion du peuple considéré dans sa totalité, au-delà de toute distinction sociale, d'âge ou de genre<sup>14</sup>. Une analyse du lexique contemporain de la classe politique florentine – fondée notamment sur une lecture des procès verbaux des *Consulte et pratique* qui retranscrivent fidèlement les propos des citoyens qui siègent dans ces instances consultatives de la Seigneurie – a montré que cette expression n'est pas d'usage courant<sup>15</sup>. Il s'agit donc, probablement, d'une formule créée par Machiavel dans le but de nommer et de donner un sens à une manifestation de l'opinion qui, tout en étant collective, se différencie sensiblement, aussi bien dans ses fondements que, dans ses effets, de l'opinion commune des savants. Trois exemples témoignent de cet intérêt spécifique dans l'expérience de terrain.

Le premier concerne la mission de Machiavel à Rome lors du conclave de 1503, quand il remarque un mouvement d'opinion généralement propice à l'élection de Jules II :

San Pietro in Vincula [Giuliano della Rovere] jouit d'une telle faveur pour cette élection, à ce qu'en disent tous ceux qui en parlent, que

13 « Io ho, per diverse vie, ricerco di intendere se questo Signore è per trasferirsi in persona con le sue genti nel Reame, o vero se e' Franzesi sono per andarvi loro : né ho possuto dell'una cosa e dell'altra ritrarre alcuna cosa di certo, ma solo opinione » : Niccolò Machiavelli, *Legazioni, commissarie, scritti di governo*, t. II, 1501-1503, éd. D. Fachard et E. Cutinelli Rèndina, Roma, Salerno, 2003, p. 475.

14 *Discours sur la première décade de Tite-Live*, I, 58, dans Machiavel, *Œuvres*, éd. C. Bec, Paris, Robert Laffont, 1996, p. 286.

15 Sandro Landi, *Naissance de l'opinion publique*, op. cit., p. 28-32.

si l'on devait faire confiance à l'opinion universelle, il faudrait croire qu'il deviendrait sûrement pape. Mais parce que la plupart du temps, lorsqu'ils sont en dehors, les cardinaux sont d'une opinion fort différente de celle qu'ils expriment lorsqu'ils sont dedans, ceux qui connaissent les choses d'ici, disent que l'on ne peut se faire aucune idée de l'issue de cette élection. C'est pourquoi nous en attendons le résultat<sup>16</sup>.

76

Le second exemple n'est pas sans relation avec le précédent. En effet, si en août 1507, Machiavel décide de rapporter la rumeur, répandue dans le peuple (*universale*) de Sienne, d'une descente imminente de l'empereur Maximilien en Italie, c'est peut-être parce que, contrairement à toute prévision raisonnable, mais selon le pressentiment populaire, Giuliano della Rovere a bien été élu pape : « Si je m'en tiens à l'avis général du peuple de cette ville, tout le monde invoque l'empereur et l'attend avec allégresse. J'en informe vos Seigneuries, car dans de telles circonstances, la volonté des peuples diffère souvent de celle de ceux qui les gouvernent. »<sup>17</sup> La raison du peuple, étrangère à la raison de ceux qui savent ou de ceux qui gouvernent est donc considérée comme une source digne d'intérêt. Machiavel semble confirmer cette hypothèse dans l'une de ses dernières lettres, en mars 1526, consacrée encore une fois de plus, à la rumeur comme source invraisemblable de vérité :

---

16 Lettre du 29 octobre 1503 : « San Pietro in Vincula [Giuliano della Rovere] ha tanto favore in questo papato, secondo che dice chiunque ne parla, che se si avessi ad credere alla opinione universale, e' si crederebbe che dovessi essere al tutto papa. Ma perché el più delle volte e' cardinali quando son fuora sono di altra opinione che quando sono rinchiusi; dice chi ha intelligenza delle cose di qua, che non si può fare iudizio nessuno di questa cosa: e però ne aspettereno el fine » (N. Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, éd. S. Bertelli, Milano, Salerno, 1964, 3 vol., t. II, p. 524). La dimension de l'opinion dans l'élection du pape a fait l'objet d'études récentes. Voir notamment Ottavia Niccoli, *Rinascimento anticlericale. Infamia, propaganda e satira in Italia tra Quattro e Cinquecento*, Rome-Bari, Laterza, 2005.

17 Lettre du 10 août 1507 : « Aspettasi, secondo ritraggo per l'universale di questa città, lo 'mperadore con una gran festa, e è desiderato da tutti. Donne notizia alle Signorie vostre, perché in simili accidenti le volontà de' populi soglione essere disforme a' capi loro » (Machiavelli, *Legazioni e commissarie*, éd. cit., t. II, p. 1042).



Je vais vous dire une chose qui vous semblera folie ; je vais vous proposer un projet qui vous semblera téméraire ou ridicule ; mais cette époque exige des décisions audacieuses, inhabituelles et étranges. Vous savez, comme le savent tous ceux qui savent juger ce monde, que les peuples sont inconstants et obtus ; néanmoins, malgré leur nature, ils disent souvent que l'on fait ce que l'on devrait faire. Ces jours derniers on disait à Florence que le seigneur Jean de Médicis organisait une grande compagnie pour faire la guerre là où il souhaitait la faire. Cette rumeur [*voce*] me fit penser que le peuple disait ce que l'on devait faire<sup>18</sup>.

Dans tous ces cas, l'opinion du peuple correspond à un discours improbable, littéralement paradoxal, car en contradiction avec le discours officiel ou avec le discours raisonnable et pourtant ce discours insensé est dépositaire d'une vérité que l'on ne peut ignorer. Nous le disions, Machiavel valorise et conceptualise cette figure de la *doxa* dans le chapitre 58 du premier livre des *Discours sur la première décade de Tite Live*, où l'on peut lire que « Ce n'est pas sans raison que l'on compare la voix d'un peuple à celle de Dieu. Car on voit que l'opinion universelle réussit merveilleusement dans ses pronostics ; de sorte qu'elle semble prévoir par une vertu occulte le bien et le mal qui l'attendent ».

Cette mise en valeur de la voix du peuple est en elle-même paradoxale car, contrairement à une vulgate républicaine aujourd'hui très répandue notamment dans l'historiographie anglo-américaine<sup>19</sup>, Machiavel porte un jugement sévère sur les capacités intellectuelles et politiques

18 Lettre à Francesco Guicciardini du 15 mars 1526 : « Io dico una cosa che vi parrà pazza; metterò un disegno innanzi che vi parrà o temerario o ridicolo; nondimeno questi tempi richieggono deliberazioni audaci, inusitate et strane. Voi sapete e sallo ciascuno che sa ragionare di questo mondo, come i popoli sono varii et sciocchi ; nondimeno, così fatti come sono, dicono molte volte che si fa quello che si dovrebbe fare. Pochi di fa si diceva per Firenze che il Signor Giovanni de' Medici rizzava una bandiera di ventura per far guerra dove gli venisse meglio. Questa voce mi destò l'animo a pensare che il popolo dicesse quello che si dovrebbe faré » (N. Machiavelli, *Lettere*, éd. F. Gaeta, Milano, Feltrinelli, 1981, p. 457 ; sur le contexte historique de cette lettre, voir S. Landi, *Machiavel, op. cit.*, p. 239).

19 Pour une synthèse de ces positions historiographiques, voir Mark Jurdjevic, « Machiavelli's Hybrid Republicanism », *English Historical Review*, t. CXXXII, 2007, p. 1228-1257, et les considérations de Carlo Ginzburg, « Machiavelli, l'eccezione e la regola. Linee di una ricerca in corso », *Quaderni Storici*, t. XXXVIII, 2003, p. 195-213.

du peuple. Aussi bien dans les *Discours* que dans le *Prince*, Machiavel analyse à plusieurs reprises la capacité de jugement du peuple pour en conclure que, généralement parlant, les gens du peuple se trompent, car ils jugent les choses selon leurs apparences et ils restent prisonniers de la vue, le plus trompeur des sens<sup>20</sup>. L'« opinion universelle » marque donc l'émergence, dans le discours politique, d'une forme nouvelle et paradoxale d'autorité : en effet, alors que l'opinion commune des savants (*opinio communis doctorum*), hautement probable car fondée sur l'« expérience » des autorités est en réalité inopérante dans la pratique, l'opinion du peuple (*opinione universale*) hautement improbable quant à ses prémisses se démontre effective dans ses prévisions.

78

Il n'est pas aisé de préciser les sources dont Machiavel a pu se servir pour penser l'opinion populaire sous une telle forme. Machiavel n'ignorait sans doute pas un passage des *Lois* de Platon, où il est écrit que « le vulgaire », quoique « éloigné de la vertu réelle », possède « un flair quasi divin », qui le rend capable de pressentir la qualité des hommes et des choses<sup>21</sup>. Peut-être il n'était pas non plus étranger à la dimension judiciaire de l'opinion collective (*fama publica*), dont le statut de preuve, comme l'ont montré les recherches récentes de Julien Théry<sup>22</sup>, devient essentiel à partir du XIII<sup>e</sup> siècle. Mais la source la plus proche de Machiavel est probablement un texte de Savonarole, le *De veritate prophetica*, publié à Florence en 1498<sup>23</sup>. Le Dominicain écrit ce dialogue

20 S. Landi, *Naissance de l'opinion publique, op. cit.*, p. 32-37.

21 *The Laws of Plato*, éd. E. B. England, New York, Arno Press, 1976, t. II, p. 211 (949b5). Une traduction latine des *Lois* est publiée à Venise vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle : voir Felix Gilbert, « La costituzione veneziana nel pensiero politico Fiorentino », dans *Machiavelli e il suo tempo*, Bologna, Il Mulino, 1977, p. 121. Les *Lois* furent le dernier des dialogues de Platon traduit par Marsile Ficin ; sur leur réception dans le milieu intellectuel et politique florentin proche des Médicis, voir Alison Brown, « Platonism in Fifteenth-Century Florence and its Contribution to Early Political Thought », dans *The Medici in Florence : The Exercise and Language of Power*, Firenze, Olschki, 1992, p. 215-245.

22 Julien Théry, « *Fama* : l'opinion publique comme preuve judiciaire. Aperçu sur la révolution médiévale de l'inquisitoire (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle) », dans Bruno Lemesle (dir.), *La Preuve en justice de l'Antiquité à nos jours*, Rennes, PUR, 2003, p. 119-147.

23 Girolamo Savonarola, *De veritate prophetica dyalogus/Verità della profezia*, éd. C. Leonardi, Firenze, Sismel, 1997, p. 129-130 (sur la composition et l'édition de cet ouvrage, voir Roberto Ridolfi, *Vita di Girolamo Savonarola*, Firenze, Sansoni, 1981, p. 309).

à la fin de sa prédication, lorsque de lourdes menaces pèsent sur lui et, à une plus large échelle, sur Florence et sur l'Italie. Dans un contexte trouble comme celui des guerres d'Italie, remarque le Dominicain, les individus se sont montrés généralement incapables de lire certains signes, par exemple les visions célestes, qui ont précédé et presque annoncé certains événements catastrophiques, comme la descente de Charles VIII dans la péninsule en 1494. En revanche, cette capacité de divination semble constituer la prérogative de l'opinion collective du peuple. *Vox populi vox est Dei*, affirme-t-il en exhumant un ancien adage d'origine biblique<sup>24</sup>. Savonarole met ainsi en lumière une vertu typiquement populaire : le peuple est compétent dans l'identification de signes et, par là même, son opinion est l'indice le plus fiable que quelque chose d'extraordinaire est en train de se passer.

Il est difficile de douter de l'influence que cette conception prophétique de la *doxa* a pu exercer sur Machiavel. Dans un autre chapitre des *Discours* (le 56<sup>e</sup> du livre premier)<sup>25</sup> consacré aux prodiges et aux présages et à leurs rapports avec certains événements historiques extraordinaires, Machiavel classe l'opinion publique parmi les phénomènes de la nature qui, tout en étant effectifs, échappent à toute démonstration rationnelle : « J'ignore d'où cela vient, mais on voit par des exemples anciens et modernes que jamais un événement grave n'est arrivé dans une cité ou un pays sans qu'il n'ait été annoncé par des devins, des prodiges ou d'autres signes célestes ».

24 *Ibid.* : « Thoralmed : nemo est qui sano mentis iudicio, in tam manifesto divine ultionis merito, de instanti flagello dubitare iam possit. Nam et ab omnibus non procul esse iam creditur et plurimum quoque desideratur. Hieronymus : hinc nimirum certissima tibi fieri debet fides. *Trito enim proverbio, vox populi vox est Dei* ». Pour une analyse de cet adage en tant que « lieu du langage qu'on pouvait supposer intemporel », voir Alain Boureau, « L'adage vox populi, vox dei et l'invention de la nation anglaise (VIII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle) », *Annales É.S.C.*, 47<sup>e</sup> année, 1992, p. 1071-1089, et *id.*, *La Loi du Royaume. Les moines, le droit et la construction de la nation anglaise (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, p. 39-72.

25 Machiavel, *Œuvres, op. cit.*, p. 282-283 (« Avant que se produisent de grands événements dans une cité ou un pays surviennent des signes qui les annoncent ou des hommes qui les prédisent »). Sur les sources de ce chapitre, voir en particulier Mario Martelli, « Schede sulla cultura di Machiavelli », *Interpres*, t. VI, 1985-1986, p. 283-330.

À l'instar des monstres ou des foudres qui annoncent souvent des faits néfastes ou hors norme, l'opinion publique est assimilée par Machiavel à un signe de la nature capable de révéler, à un regard attentif, des éléments indispensables pour la prévision politique, notamment dans des moments de crise pour la communauté. L'opinion publique est donc un oracle qu'il faut savoir écouter. D'où la nécessité de l'interprétation de la parole du peuple qui devient indispensable pour tout chef politique.

À la même époque, une autre démarche de connaissance du réel, théorique et déductive, pratiquée dans les milieux universitaires de Bologne et de Padoue, parvient à des conclusions comparables sur le plan de la pratique politique.

80

#### LE STATUT DE LA *DOXA* DANS L'ARISTOTÉLISME DE PADOUE

Pendant sa longue carrière, Pietro Pomponazzi (1462-1524), professeur de philosophie morale aux universités de Padoue et de Bologne, reste un aristotélien fidèle à une méthode déductive de la vérité<sup>26</sup>. Toutefois, lorsque certains phénomènes observés sont en contradiction flagrante avec les autorités, Pomponazzi soutient la nécessité de mettre en discussion la raison communément admise par les savants. C'est précisément le sens du projet de relecture globale de la réalité naturelle qu'il développe dans un écrit achevé en 1520, mais publié à titre posthume en 1567, le *De naturalium effectuum causis sive de incantationibus*<sup>27</sup>. Pomponazzi n'est pas un cas isolé. C'est également à l'intérieur de ce courant aristotélien de relecture de la réalité, poursuivi dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle par Girolamo Fracastoro et Girolamo Cardano, qu'une nouvelle perception sociale et

26 L'ouvrage de référence sur Pomponazzi reste Andrew H. Douglas, *The Philosophy and Psychology of Pietro Pomponazzi*, Cambridge, Cambridge University Press, 1910 ; pour une lecture récente, voir Cesare Vasoli, « La polemica contro l'astologia. Pomponazzi e il *De incantationibus*. Filosofia, medicina e profezia nella cultura del Cinquecento », dans Cesare Vasoli (dir.), *Le filosofie del Rinascimento*, Milano, Mondadori, 2002, p. 374-397. Sur le milieu de l'aristotélisme de Padoue, voir Bruno Nardi, *Saggi sull'Aristotelismo padovano dal secolo XIV al XVI*, Firenze, Sansoni, 1958.

27 Pietro Pomponazzi, *De naturalium effectuum causis sive de incantationibus*, Hildelsheim-New York, Georg Olms, 1970 (reproduction de l'édition de Bâle, 1567).

politique de la *doxa* collective est rendue possible. Je me limite à signaler quelques aspects de cette doctrine matérialiste qui semblent conforter cette hypothèse.

Le projet énoncé dans le *De incantationibus* consiste à attribuer des causes naturelles et réelles à tous les phénomènes de la nature, y compris ceux qui relèvent apparemment du miracle, du prodige et de la magie<sup>28</sup>. Ces phénomènes sont considérés par Pomponazzi comme autant de signes que l'homme de science doit savoir interpréter en cherchant le lien profond qui les relie à certains événements vérifiables dans l'histoire ancienne et récente : c'est le cas, par exemple, des apparitions célestes qui, presque toujours, anticipent le bouleversement des régimes politiques<sup>29</sup>. Pomponazzi croit en une causalité de type astrologique qui informe la nature et dont les prodiges ne seraient que le langage secret. La réduction de l'ordre de la nature à une langue occulte mais déchiffrable par les savants, implique la distinction de deux sphères de la connaissance : d'un côté, la vraie connaissance, qui appartient à cette minorité d'individus avisés capable de reconnaître les causes naturelles des miracles, que Pomponazzi qualifie de « philosophes, voire dieux terrestres » ; de l'autre, la connaissance fautive, propre au grand nombre des hommes ordinaires et ignorants (*rudes homines*) qui, restant prisonniers de leurs opinions invétérées, sont toujours enclins à chercher l'origine de ces phénomènes chez les anges ou chez les démons<sup>30</sup>.

Cette rationalisation des phénomènes occultes, si elle détermine un élargissement de la notion de réalité naturelle, implique également une extension considérable, sur le plan social et politique, de la région de la *doxa*. Pomponazzi observe l'énorme pouvoir de la *doxa* populaire à construire ses propres mythes. Le peuple est en quelque sorte conçu par lui comme une catégorie sociale et politique homogène, puisque le peuple est, tout d'abord, une seule et indistincte catégorie cognitive, qui se caractérise par sa puissante capacité d'imagination et de croyance<sup>31</sup>.

28 Sur cet aspect de la doctrine de Pomponazzi, voir Jean Céard, *La Nature et les Prodiges. L'insolite au xvii<sup>e</sup> siècle en France*, Genève, Droz, 1977, p. 98-105.

29 P. Pomponazzi, *De naturalium effectuum, op. cit.*, p. 283-285.

30 *Ibid.*, p. 53 et 200.

31 *Ibid.*, p. 124.

C'est finalement cette capacité de croyance, qui se qualifie comme une vertu typiquement populaire, que les sages, notamment les fondateurs de religions et d'empires, doivent, selon Pomponazzi, bien se garder de décevoir, mais au contraire cultiver et encourager de tous leurs moyens<sup>32</sup>.

## LE GOUVERNEMENT DE L'OPINION

82

Comme Machiavel, Pomponazzi se situe donc à l'origine d'une doctrine de la *doxa* et, plus exactement, de la *doxa* populaire qui rend possible et nécessaire sa connaissance et sa maîtrise de la part des détenteurs du pouvoir politique ou religieux. Cette proximité de vues est trop évidente pour être occasionnelle et il faudrait creuser davantage les liens qui unissent Machiavel aux milieux universitaires de Padoue et de Bologne<sup>33</sup>. Quoiqu'il en soit, il importe pour l'instant de souligner que l'émergence de l'opinion publique en tant que sphère cognitive socialement déterminée, n'est pas séparable d'une démarche théorique et pratique visant à son gouvernement. Mais pour mieux comprendre la mise en œuvre, dès le xvi<sup>e</sup> siècle, dans la culture politique italienne, d'un gouvernement de l'opinion, il faut prendre en compte l'apport décisif du platonisme politique. Trop souvent, on tend à associer la traduction et la diffusion des *Dialogues* de Platon, encouragée par Côme de Médicis et ses successeurs entre 1463 et 1484 et menée par Marsile Ficin, à un processus de désengagement généralisé de la vie politique active. En réalité, si la traduction de Platon a servi à légitimer le pouvoir d'une dynastie de marchands privée de toute légitimité naturelle, elle a aussi été essentielle pour l'élaboration de nouveaux outils intellectuels de gouvernement, comme les recherches d'Alison Brown l'ont montré<sup>34</sup>. Plus précisément, l'apport de Platon paraît déterminant dans la définition d'un domaine spécifique du gouvernement concernant la *doxa*. Je me limite à évoquer deux aspects essentiels de cet apport.

---

32 *Ibid.*, p. 293.

33 Ces liens ont été soulignés déjà par Eugenio Garin, « Aspetti del pensiero di Machiavelli », dans *id.*, *Dal Rinascimento all'Illuminismo*, Pisa, Nistri-Lischi, 1970, p. 43-77.

34 Alison Brown, « Platonism in Fifteenth-Century Florence », art. cit.

Le premier concerne le rapport entre l'être et le paraître en politique, que Platon développe surtout dans le deuxième livre de la *République*. Platon écrit que, comme « le paraître vient au bout même de la vérité, et se montre souverain par le bonheur, c'est donc dans cette direction qu'il faut se tourner »<sup>35</sup>. La réception de cette doctrine de l'apparence est largement attestée, mais le premier témoignage significatif de son usage politique se trouve sans doute dans une *Représentation sacrée* rédigée par Laurent de Médicis et jouée à Florence en février 1491 : « ce que fait le seigneur, nombreux sont ceux qui le font ensuite, car vers le seigneur sont tournés les yeux de tous »<sup>36</sup>. En d'autres termes, la majesté de l'État et son pouvoir d'assujettissement se résument pleinement dans la perception visuelle que les sujets ont du souverain. Machiavel, qui a sans doute assisté à cette *Représentation*, retranscrit ce passage dans le chapitre 29 du troisième livre des *Discours*<sup>37</sup>. L'opinion publique, qui pour lui a une consistance visuelle, se contente des apparences. C'est pour cette raison que, dans le chapitre 18 du *Prince*, l'art de gouverner est conçue comme l'art de gouverner l'opinion, lequel se traduit, tout d'abord, comme de l'autodiscipline qui impose au prince de contrôler son corps et ses émotions de manière à devenir souverain, face à son public, de son être et de son paraître. On n'est pas loin de la notion de « désinvolture » (*sprezzatura*) énoncée à la même époque par Baltasar Castiglione<sup>38</sup>. La hiérarchie des vertus canoniques du bon prince – la pitié, l'intégrité, l'humanité – en est bouleversée : « Il n'est donc pas nécessaire qu'un prince ait toutes les qualités susdites, mais il est tout à fait nécessaire qu'il paraisse les avoir », affirme Machiavel<sup>39</sup>.

35 Platon, *La République*, éd. Georges Leroux, Paris, Flammarion, 2002, p. 131, (II, 365bc).

36 Alison Brown, « Platonism », art. cit., p. 234, et Lorenzo de' Medici, *Rappresentazione di Giovanni e Paolo*, dans Lorenzo de' Medici, *Opere*, Bari, G. Laterza, 1913-1914, p. 100 : « e quel che fa lui sol, fanno poi molti, /ché nel signor son tutti gli occhi volti ».

37 Machiavel, *Œuvres*, p. 432 : « E quel che fa 'l signor, fanno poi molti ; ché nel signor son tutti gli occhi volti ».

38 Giulio Ferroni, « Sprezzatura e simulazione », dans Carlo Ossola (dir.), *La corte e il « Cortegiano »*, I : *La scena del testo*, Roma, Bulzoni, 1980, p. 119-147 ; les études sur les rapports entre Machiavel et Castiglione sont rares ; nous signalons Pietro Floriani, « Il ferro e la cote », dans Pasquale Guaragnella et Marco Santagata (dir.), *Studi di letteratura italiana per Vitilio Masiello*, Roma-Bari, Laterza, 2007, p. 447-460.

39 Machiavel, *Œuvres*, op. cit., p. 152.

Le second apport du platonisme dans la définition d'une sphère gouvernementale de la *doxa* à la Renaissance, concerne la nécessité politique du mensonge (ou du noble mensonge). « C'est à une quantité considérable de mensonges et de tromperies – lit-on dans le livre cinquième de la *République* – que nos dirigeants risquent de devoir recourir dans l'intérêt de ceux qui sont dirigés »<sup>40</sup>. La séparation, dans le processus cognitif, entre ceux qui savent et ceux qui sont condamnés à l'erreur, nous l'avons remarqué, est un acquis partagé par les auteurs politiques italiens de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Cette distinction implique, par exemple, chez Machiavel une relecture de la religion romaine (*Discours* I, 11-15) où les quelques « sages » qui « connaissent bien les choses de la nature », gouvernement faisant un bon usage des mythes et des rites qui alimentent la dévotion et donc la crédulité et l'obéissance du peuple<sup>41</sup>. Chez François Guichardin, la doctrine du noble mensonge donne lieu, dans les *Ricordi*, à une prise de conscience très amère de la fracture qui sépare la « raison » et la vérité des gouvernants de l'opinion des gouvernés. Cette fracture inévitable est également constitutive du phénomène de la communication politique laquelle, remarque Guichardin, est fondée nécessairement sur une perception erronée de la réalité :

Ne vous étonnez pas qu'on ne connaisse point les événements des époques passées, ni ceux qui se produisent dans les provinces ou les lieux éloignés ; car à bien y regarder, on n'a pas vraiment connaissance des choses présentes, ni de celles qui se produisent journellement dans une même cité ; et il y a souvent entre le palais et la place publique un brouillard si dense ou un mur si épais que, l'œil des hommes n'y pouvant pénétrer, le peuple en sait autant sur ce que fait celui qui gouverne et sur les raisons qui le font agir que sur ce qui se passe en

<sup>40</sup> Platon, *La République*, *op. cit.*, p. 277 (livre V, 459c).

<sup>41</sup> Machiavel, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 213-222. Pour une lecture de ces chapitres, cf. Emanuele Cutinelli-Rendina, *Chiesa e religione in Machiavelli*, Pisa-Roma, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 1998, p. 153-252.



Inde. C'est pourquoi le monde se remplit aisément d'opinions fausses et vaines<sup>42</sup>.

Cependant, le gouvernement de la *doxa* ne se réduit pas à un bon usage de la tromperie. La principale contribution des théoriciens italiens à l'émergence de l'opinion publique, en tant que sphère cognitive et politique, consiste principalement dans la découverte de son altérité radicale. Si l'opinion publique existe, finalement, c'est parce que ce fonds commun de peurs, d'espairs et de superstitions est irréductible à la raison de ceux qui gouvernent. Mais ceux qui gouvernent doivent tout mettre en œuvre afin de lire et, peut-être, de parler le langage insensé du peuple. En définitive, c'est dans l'opinion du grand nombre que le prince, en dépit de toute alliance avec les élites, doit trouver, selon Machiavel, le fondement ultime de son pouvoir, car – écrit-il dans le chapitre 18 du *Prince* – « le petit nombre n'ose pas s'opposer à l'opinion du grand nombre qui a la majesté de l'État pour le soutenir »<sup>43</sup>. La force aveugle et contraignante de l'opinion publique devient ainsi un outil essentiel de légitimation lorsque le prince sait se l'approprier. Une dynamique politique nouvelle, que l'on peut qualifier d'absolutiste, fondée sur une réciprocité nécessaire entre le prince et la *doxa* populaire, est en train de voir le jour.

42 « Non vi maravigliate che non si sappino le cose delle età passate, non quelle che si fanno nelle provincie o luoghi lontani; perché se considerate bene, non s'ha vera notizia delle presenti, non di quelle che giornalmente si fanno in una medesima città; e spesso tra il palazzo e la piazza è una nebbia sì folta, o uno muro sì grosso, che non vi penetrando l'occhio degli uomini, tanto sa el popolo di quello che fa chi governa, o della ragione per che lo fa, quanto delle cose che fanno in India; e però si empie facilmente el mondo di opinione erronee e vane », cf. Francesco Guicciardini, *Ricordi, conseils et avertissements en matière politique et privée*, éd. Alain Pons, Paris, Ivrea, 1998, p. 153.

43 Machiavel, *Œuvres*, op. cit., p. 155.



## TABLE DES MATIÈRES

Préface	
Lucien Bély .....	7
L'opinion publique a-t-elle une histoire ?	
Daniel Roche .....	9

### PREMIÈRE PARTIE L'OPINION PUBLIQUE À LA RENAISSANCE

Du bon usage de l'anachronisme en histoire :	
l'opinion publique à la Renaissance	
Cédric Michon .....	39
Le statut de l'opinion dans le discours politique italien au XVI <sup>e</sup> siècle	
Sandro Landi .....	69

### DEUXIÈME PARTIE LES COMBATS DE L'OPINION PUBLIQUE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

L'opinion publique sous Louis XIII	
Hélène Duccini .....	89
La bataille de l'opinion publique. La monarchie hispanique face à la révolution napolitaine (milieu XVII <sup>e</sup> siècle)	
Alain Hugon .....	119

TROISIÈME PARTIE  
L'OPINION PUBLIQUE : APPROCHE  
HISTORIOGRAPHIQUE ET INTERNATIONALE

Opinion publique et politique en Grande-Bretagne au XVIII <sup>e</sup> siècle. Petit parcours historiographique d'une notion Jean-François Dunyach.....	145
Peut-on parler d'une opinion publique internationale à l'époque moderne ? Lucien Bély .....	161
Table des matières .....	183